

## Gens du faubourg

Simone Dubois-Ouellet

Volume 3, numéro 1, printemps 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Dubois-Ouellet, S. (1987). Gens du faubourg. *Cap-aux-Diamants*, 3(1), 57–60.

# GENS DU FAUBOURG

Témoignages recueillis par Simone Dubois-Ouellet\*

*Le faubourg, un village dans la ville. Un village avec ses notables, ses artisans, ses ouvriers. Simone Dubois-Ouellet a rencontré des gens du faubourg. Ils nous parlent du Saint-Jean-Baptiste d'hier et d'aujourd'hui auquel, malgré les bouleversements, ils sont toujours attachés.*

## Paul Angers, livreur de charbon

Né le 12 mars 1894 dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, Paul Angers y a vécu toute sa vie. Doué d'une mémoire remarquable malgré ses 92 ans, il aime évoquer le passé du faubourg: l'école Saint-Jean-Baptiste qu'il fréquenta jusqu'à l'âge de 14 ans, le tailleur Gaudry, son premier employeur, les entrepreneurs de toutes sortes qui fournissaient du travail à la majorité des gens du quartier. Il cite de mémoire: les Emile Morissette, Chrysandre Jobin, Emile Côté, B. Houde et Cie, Baril, Savard et autres. «*Pendant longtemps, dit-il, dans la paroisse, les hommes n'avaient pas besoin d'aller en dehors pour gagner leur vie. Ah! Il y en avait de l'ouvrage! Aux entrepreneurs, il faut ajouter tout ce qu'il y avait d'épicerie, de forgerons, de laitiers. Il y avait une vingtaine de laitiers dans la paroisse. Les Rochette, Vézina, Auger, Faguy, Jobin.*»

Durant vingt-quatre ans, Paul Angers a gagné sa vie à «*charrier*» du charbon pour le compte d'Edgar Caron de la rue Latourelle. «*Ce n'était pas du papier de soie ni de la plume qu'on charriait, du pesant tout le temps. C'était un travail biver comme été. L'été, on préparait l'hiver. Quand quelqu'un disait: «J'ai mon charbon», il se croyait riche.* Il était âgé de deux ans quand Wilfrid Laurier fut élu premier ministre du Canada. Il en aura dix-sept lorsqu'il sera battu. Au sujet de la politique, il déclare: «*Le monde était rouge. Il n'y avait jamais un candidat conservateur qui était capable de se faire élire. Batèche que ça se battait! Et dans Saint-Jean-Baptiste, on ne donnait pas notre place. Le monde était fanatique. On faisait brûler des hommes de paille. On aimait ça.*»

Exclu du service militaire à cause de ses pieds plats et parce qu'il était devenu soutien de famille, il n'est pas allé à la guerre comme son frère et plusieurs de ses amis «*qui sont partis en chantant «La Madelon» mais qui dorment maintenant dans les Flandres.*» Quant aux émeutes de 1917, il affirme: «*J'ai entendu tirer de la mitraille en pleine rue. Mais aux émeutes du jeudi saint, quand il y a eu quatre morts, je n'étais pas là. Ils avaient fait venir un régiment de l'Ontario. Mon frère a tout vu.*»



Paul Angers racontant ses souvenirs.  
(Photo: Service des ressources pédagogiques, Université Laval).

Paul Angers connut aussi des moments heureux. Écoutons-le raconter les processions de la Fête-Dieu. «*C'était après Pâques, vers le mois de juin. Ici à Saint-Jean-Baptiste, c'était de toute beauté. On avait une belle garde paroissiale, les zouaves pontificaux, des reposoirs, des balises de sapins le long des trottoirs, les rues décorées avec des pavillons. Le monde décorait la nuit. Ah! Ça sentait rien que le bon sapin. On voyait que c'était fête.*» Après cette envolée, le ton change et il continue tristement: «*Aujourd'hui, ils n'en font plus. Ça a changé. Ça m'a manqué.*»

Comme la majorité des gens de sa génération, il a été profondément marqué par la vie religieuse, la vie du dimanche. «*Il y avait l'habit du dimanche et la nourriture du dimanche. Pour le dimanche, l'habillement était fait sur mesure. Le beau col empesé! On ne reconnaissait pas un ouvrier d'avec un homme de bureau ou un boss. On était fier. Et pas un dimanche matin sans porc frais sur la table! Enfin, le dimanche, si tu voulais te faire une blonde, te «matcher», pas faire de mal, tu allais sur la rue Saint-Joseph ou sur la terrasse.*»

\* Ethnologue



Paul Angers conclut que, malgré les bouleversements des dernières décennies, Saint-Jean-Baptiste demeure son quartier et qu'il ne veut point le quitter.

### Philippe Dorval, quincaillier progressiste

Qui, au coeur du faubourg Saint-Jean-Baptiste, ne connaît pas la quincaillerie J.-A. Dorval? Et qui ne connaît pas Philippe Dorval, fidèle au poste depuis 1929? A cette époque, il avait dix-huit ans et venait de compléter son cours commercial. La quincaillerie était en opération depuis 1901. «*Quand je suis arrivé, dit-il, il y a plusieurs clients qui recevaient leur compte une seule fois par année. J'ai changé ça. Mais surtout, je devais écrire toutes les lettres en anglais. Un bon jour j'ai décidé que c'était fini et que j'écrirais en français même aux compagnies anglaises. Je me disais que si elles étaient intéressées elle me répondraient. C'est ce qui est arrivé.*» Si, au début, quatre personnes suffisaient pour la marche de la quincaillerie, aujourd'hui, ils sont neuf pour répondre aux besoins de la clientèle.



Photographie de la quincaillerie J.A Dorval sur la rue d'Aiguillon. Notez sur la charette la mention «Dorval». (Collection privée).

Philippe Dorval est un homme qui va de l'avant. Aussi, on ne s'étonne pas de le retrouver co-fondateur du groupe RONA, issu de «*Les marchands en quincaillerie, Limitée*». RONA, nous assure-t-il, est une véritable coopérative où tout le monde est à part égale. Il fut membre du bureau de direction pendant un certain temps.

Actif dans sa profession, il l'est également au niveau paroissial. En 1929 il devint membre des Zouaves pontificaux. «*Il n'y avait pas une fête religieuse qui se faisait sans inviter les Zouaves pontificaux*». Il fut lieutenant-colonel du régiment. «*C'était des grades honorifiques, mais ça nous demandait de l'énergie et du temps. Il fallait suivre l'évolution et donner de la vigueur au mouvement*». Membre de la Congrégation de la Sainte-Vierge, il se rendait régulièrement à la



Philippe Dorval, revêtu de son uniforme des zouaves pontificaux. (Collection privée).

récitation de l'office de la Sainte-Vierge qui précédait la messe de sept heures le dimanche matin.

Cet attachement à l'égard de sa paroisse, Philippe Dorval regrette qu'il ne soit pas partagé par un plus grand nombre. «*Autrefois, le noyau se faisait autour de l'église. Le quartier n'avait pas la même allure. C'était plus comme une grande famille, tout le monde se connaissait. Quand on disait: «C'est une famille de Saint-Jean-Baptiste», elle était là depuis quelques générations. Aujourd'hui, on change de quartier trois ou quatre fois dans la vie. Alors, l'attachement à la paroisse...*»

### Françoise Jobin, mélomane et citoyenne engagée

Initiée très jeune à la musique, Françoise Jobin goûtera toute sa vie le plaisir d'écouter les oeuvres de Bach, Mozart ou Chopin. Sa mère suivit des cours d'orgue chez Napoléon Crépeault,



alors organiste à l'église Saint-Roch. Celui-ci, trouvant la voix de son élève intéressante, lui suggéra de faire partie de la chorale. Elle y rencontra un artisan à la voix de basse merveilleuse. Ils se marièrent en 1896 et de cette union naquirent huit enfants dont Françoise. Celle-ci avait sept ans quand la famille s'installa dans le faubourg Saint-Jean où sa mère était née.



Une femme bien engagée dans son milieu, Françoise Jobin. (Photo: Service des ressources pédagogiques, Université Laval).

Elle fit ses études à l'Académie Saint-Jean-Baptiste. «Le souvenir primordial de mon adolescence, c'est quand je rentrais de l'Académie et qu'en ouvrant la porte de la maison familiale, j'entendais maman chanter au piano». Lorsque sa mère mourut, le piano est «resté fermé» pendant six mois. «C'était la coutume», souligne-t-elle. Elle fit partie du cercle littéraire Marie de l'Incarnation et devint un membre assidue de l'Institut Canadien, dont elle suit toujours les activités. Elle se rappelle avec nostalgie les conférences données par le prédicateur du carême de Notre-Dame de Paris.

En juin 1932, elle épousait le médecin Joachim Jobin. Le couple s'installa d'abord au-dessus de la pharmacie Jolicoeur, puis acheta la maison du docteur Fabien Gagnon, qu'elle habite toujours. Mère de trois médecins, Françoise Jobin précise: «On pense souvent qu'il y a eu trois générations de médecins Jobin dans Saint-Jean-Baptiste. Mais mon beau-père n'y a jamais habité. Pédiatre réputé, il était souvent appelé en consultation par ses collègues du quartier, d'où la confusion.»

Depuis toujours, Françoise Jobin est engagée dans la vie paroissiale. Pendant vingt-six ans, elle fit partie de la chorale des Dames de Sainte-Anne. Elle sera d'ailleurs présidente du mouvement au niveau local avant d'en devenir la présidente diocésaine. A la même époque, elle organisa des ventes de charité pour aider au financement des Scouts et des Guides. Plus tard, elle acceptera la charge de marguillier pendant quelques années.

On a vu l'importance de la musique dans la vie de Françoise Jobin. Son père faisait partie de l'Union Musicale. Sa mère touchait l'orgue occasionnellement. Le couple chantait dans des mariages et des funérailles. Aussi, quand Jean-Marie Angers lui demanda de participer à la fondation de la Société artistique du Faubourg, elle accepta volontiers. On ne peut passer sous silence l'engagement de Françoise Jobin depuis 20 ans pour le Tiers-Monde. Son but, dit-elle: «Donner de l'eau à ceux qui ont soif». C'est pourquoi à tous les ans, elle reprend le bâton du pèlerin à la recherche de commanditaires. Elle recueille ainsi annuellement des sommes considérables qui servent à creuser des puits, principalement au Burkia Fasso, autrefois la Haute-Volta. Femme active et engagée, Françoise Jobin fêta son quatre-vingtième anniversaire le 11 mars 1987.

#### Auguste Rochette, agent de la paix

Auguste Rochette est âgé de 89 ans. Il a vécu sa vie dans le faubourg Saint-Jean-Baptiste. Enfin, presque. Né à Saint-Augustin le 3 décembre 1897, il débarqua dans le faubourg avec sa famille en mars 1898.



Auguste Rochette, fidèle résident de Saint-Jean-Baptiste. (Collection privée).



De cultivateur qu'il était, son père devint laitier sur la rue Latourelle. Le jeune Auguste commença à traire les vaches vers l'âge de dix ou douze ans. Il fréquenta l'école Saint-Jean-Baptiste. «*J'avais la permission d'arriver en retard en classe parce que j'aidais mon père*», dit-il. A cette époque, son père servait sa clientèle deux fois par jour aux clients qui ne possédaient pas de glaciers. «*L'hiver, les gens mettaient le lait entre les deux fenêtres*», rappelle-t-il. Son père garda des vaches jusque vers 1925-1930. Après ce temps-là, les laitiers sont devenus de simples distributeurs: ils achetaient le lait des grandes laiteries pour le revendre aux clients.

C'est en 1926 qu'Auguste Rochette devint un policier au service de la ville de Québec. «*Matricule 133*», se souvient-il fièrement. Il y oeuvra durant trente-neuf ans. «*Au début, raconte-t-il, la police n'était pas motorisée. On patrouillait le soir de deux heures en deux heures*». Jusqu'en 1950, il faisait des quarts de vingt-quatre heures à la maison.

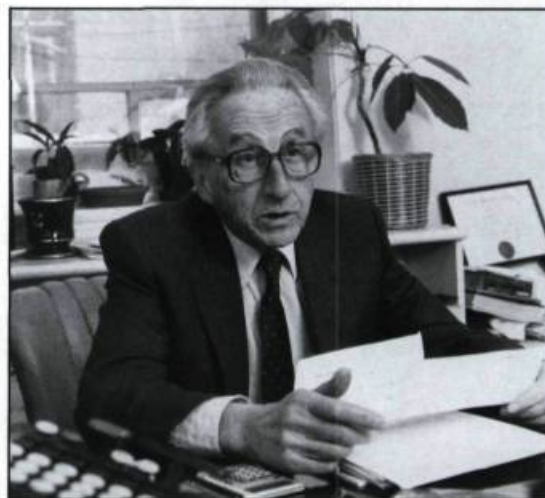
Le quartier Saint-Jean-Baptiste était, de réputation, assez tranquille: «*Un peu de désordre dans les tavernes, quelques vols. Entre 1939 et 1945, les militaires nous donnaient un peu de trouble. Il y avait la police militaire, mais la police municipale était souvent demandée en premier*». Il quitta le corps de police municipal en 1966 avec un grade de capitaine. Par la suite, ne pouvant demeurer inactif, il fut portier, durant cinq ans, à l'Assemblée nationale. Enfin, à 71 ans, il se retira définitivement.

Le quartier Saint-Jean-Baptiste a-t-il changé? «*Oui, reconnaît-il, mais ça ne m'ennuie pas. Le visage de la rue Saint-Jean n'est plus le même. Quand j'étais jeune, il y avait des maisons privées appartenant aux gros marchands, aux médecins, aux avocats. Les bouleversements qui affectent le haut du quartier, on les voit moins sur une rue comme Laviguer. Ici, les générations se sont succédées*»

### André Jolicoeur, apothicaire

La pharmacie Jolicoeur est une véritable institution dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. Ses origines remontent à 1904 au moment où Alfred Jolicoeur se portait acquéreur des pharmacies Morin & Cie et F.-E. Gauvreau & Frère. Il établit ses quartiers généraux sur la rue Saint-Jean. C'était le début de la pharmacie Jolicoeur. Son fils André commença à travailler à la pharmacie en 1931, l'année de son inscription à l'université. Il voulait devenir médecin, mais son père lui avait dit: «*Tu seras pharmacien comme moi!*». Être pharmacien à cette époque, qu'est-ce que ça voulait dire? Écoutons André Jolicoeur: «*A ce moment-là, nous fabriquions presque tous les médicaments. Tout se préparait ici. Les onguents,*

*les lotions, les émulsions, les suppositoires, les pilules. On fabriquait nos propres pilules, nous avions les cachets, les capsules. C'est seulement à l'époque de la guerre que le médicament a changé complètement. Aujourd'hui, il ne se fait plus de médicaments ici. Dans ce temps-là, les médecins prescrivaient ce qu'ils appelaient la prescription magistrale: ils donnaient les formules et nous, on faisait la cuisine au fond, d'après les formules qu'ils nous donnaient. C'était à nous de corriger s'il y avait des incompatibilités de produits*». Il se rappelle que ce qui se vendait le plus à l'époque est d'ailleurs ce qui se vend encore le plus de nos jours: les cachets pour les maux de tête et les sirops contre le rhume.



André Jolicoeur fut pendant de nombreuses années l'âme de la pharmacie Jolicoeur.  
(Photo: Service des ressources pédagogiques, Université Laval).

La clientèle de la pharmacie Jolicoeur c'était d'abord, bien sûr, les gens du faubourg. Mais comme on faisait de la livraison, à bicyclette d'abord, puis en camionnette plus tard, cette clientèle s'étendait jusqu'au pont de Québec. Cependant, il y eut une autre clientèle qui, pour peu nombreuse qu'elle fut, ne peut être négligée: les demandes par courrier.

En plus de fabriquer des médicaments, les pharmaciens s'intéressaient également aux produits de beauté: «*N'oubliez pas que les pharmaciens ont été les premiers à vendre les cosmétiques. Non seulement on en vendait, mais on les fabriquait. C'était normal que ce soit des pharmaciens parce qu'en fin de compte, ce sont les formules pour la peau.*»

En 1973, après quarante-deux ans de vie active dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, André Jolicoeur vendit sa pharmacie. Mais, il s'est gardé un petit coin de travail où il revient régulièrement. Car à 76 ans, il s'occupe encore de l'importation de produits pharmaceutiques en provenance de la France et de la Suisse. ♦